

JOHN & MARY

Pascal Rambert / Thomas Bouvet



Revue de Presse

Contact presse

COMPAGNIE DEF MAIRA

Jeanne Clavel

06 62 34 85 93

presse@defmaira.fr

Théâtre de Vanves

www.theatre-vanves.fr

12, rue Sadi-Carnot, 92170 Vanves - 01 41 33 92 01

Métro ligne 13 – Plateau de Vanves / Bus 58, 89,126

Tarifs 18€ / 13€

JEAN PIERRE THIBAUDAT – RUE 89

Pascal Rambert & Thomas Bouvet, « John & Mary », ce soir au théâtre de Vanves.

Passionnant d'entendre aujourd'hui « John & Mary » une pièce ancienne de Pascal Rambert qui est comme la matrice archaïque et multiple de l'épure qu'est « Clôture de l'amour ». D'autant plus passionnant que la mise en scène de Thomas Bouvet déploie la dimension tragique que la pièce recèle dans un univers scénique aux ombres intenses, traversé de faisceaux lumineux où les corps se prolongent en échos et correspondances dans les reflets d'un sol liquide. Le couple, basse continue du théâtre rambertien en sort magnifié au cœur tourmenté de la nuit. Désir de mots écorchés, mots du désir exacerbé. Déchirement de l'amour. Belle et forte soirée.

JOURNAL DE BORD D'UNE ACCRO (BLOG)

Publié le [6 mars 2013](#) par [edithrappoport](#)

C'est une découverte heureuse et non préméditée que ce John and Mary de Pascal Rambert. Sortant de la Mairie de Vanves, nous sommes conviés à un deuxième spectacle. Malgré des souvenirs anciens plutôt pénibles de cet auteur mettant en scène l'un de ses textes au Théâtre de la Colline, nous nous laissons entraîner. Deux femmes en longues robes bleues, cigarettes à la main échangent des propos pessimistes sur le devenir du monde, qui rappellent les sorcières de Macbeth. Dans la pénombre éclairée par des projecteurs latéraux, on distingue six silhouettes immobiles dans un grand bassin d'eau : « Le monde devient fou, on ne veut plus de nous ! »

Trois couples se parlent, le mari qui quitte sa femme pour partir on ne sait où, la belle soeur plaquée par son mari blessé qu'elle méprise, l'épouse abandonnée et sa riche belle-soeur aggressive. Chaque échange entre les personnages se fait face au public, avec un écart respectable d'au moins 5 mètres entre les personnages qui jamais ne se regardent pour se parler. Chacun parle de départ, mais n'en fait rien. Des beaux costumes noirs, des éclairages superbes, un traitement qui n'a rien de réaliste, donnent à ce spectacle obscur une force inattendue.

Formé en physique fondamentale, Thomas Bouvet a assisté Pascal Rambert pour La clôture de l'amour au Festival d'Avignon 2011. Il a monté La cruche cassée de Kleist, Phèdre de Racine, Loretta Strong de Copi et La ravissante ronde de Werner Schwab. Il prépare actuellement Endormis sous le ciel de Mario Batista qui sera présenté à la Loge 77 rue de Charonne, 75011 du 4 au 15 juin prochain.

JOHN & MARY



Deux comédiennes, sorte de Parques débarquent, déambulent. Vêtues de robes bleues transparentes, cigarettes en main et voix graves, éreintées, elles parlent d'un temps que l'on ne saisit pas, qu'à l'évidence on ne peut pas saisir. Relais de la scène au spectateur à qui elles s'adressent directement, qu'elles critiquent mais surtout exposent à la pièce. Elles parlent des personnages, de la réalité dramatique qu'ils investissent sur un ton badin, acerbe en fait. Ce ton devient le registre de traduction de la scène au spectateur, elles nous balancent et figurent l'adresse que servent et dont pâtissent les comédiens. Soudain et avant même que l'histoire soit entamée on apprend qu'on y est déjà, « tassés ». Alors la jauge d'eau dans laquelle se déplacent les comédiens passe d'une consolation, mince à une réalité allégorique qui n'admet plus le pardon. Qui pèse de chaque mot l'étendue de notre responsabilité face à une promesse que force l'emploi de la parole.

C'est donc par la parole que chaque personnage prend corps ; c'est à travers elle que chacun se singularise car il tente de s'y faire une place et d'y repousser la présence de l'autre. L'histoire pourrait être résumée ainsi : trois personnages se partagent un capital, le gain engage leurs relations amoureuses mutuelles. Cet événement pourrait être l'aboutissement de quelque chose. Mais dans un premier temps il faut « partir » ou « rester ». C'est cette question qui formule peut être le destin, le tragique de chacun d'eux. Il n'y a pas de couples dans cette histoire, mais des ruptures qui successivement se posent sur un désaccord vital ; c'est l'injonction de l'autre dans ce qu'il y a de plus intime qui heurte et crève les personnages au cas par cas.

Le comédien expose ainsi un espace intime d'une profondeur incroyable car toute phrase tend à rejoindre le sens absolu des mots dont elle use. « Amour » s'il arrive doit s'incarner aux racines de la vie du personnage, ainsi nous parvenons par la parole à un espace source, à l'espace qui en chacun maintient la vie. C'est au nom de cette force que nous disons chaque jour nous battre, qu'il en soit donc ainsi, tous les actes seront filés, aboutis, rejoint jusqu'à l'espace fondateur. On verra ce qui tient, ce qui est encore capable de regarder la vie en face. La pièce toute entière tient cette force et cette honnêteté là qui rend une justice insatiablement humaine et implacable. On y passe tous, on y est déjà, tous.

Pour soutenir cette tension dramatique, le metteur en scène construit un espace allégorique de bout en bout. Le parti pris esthétique est d'une cohérence qui rassemble l'ensemble de la plasticité de la scène. Les corps-costumes, lumières, son, décors construisent un espace d'emblée trouble et en même temps extrêmement ordonné. Les comédiens viennent se placer, formant à chaque tableau une figure chorégraphique esthétisée par les costumes et les lumières. Tout en étant dans un espace géométrique, la mise en scène est extrêmement sensuelle, et force un état d'attention. Elle nous plonge dans un état de perception singulier. Chaque scène aiguisé une lame perceptive, on se sent sur un fil car on est après chaque geste, après chaque mot comme en attente du tranchant qui se profile, du couperet définitif qui arrive. Durant 2h30 c'est à cette vigilance et à cette forme de discipline que Thomas Bouvet et l'ensemble de l'équipe artistique nous assignent, et qu'ils tiennent dans une honnêteté encore une fois des plus admirables.

On n'atteindra pas l'espace des rescapés tenu par les Parques, mais on peut tenter l'humour qui tient quelque chose de Beckett, et retenir en écho une forme d'humilité qui se doit d'être sévère (?) Le débat est à suivre ...

par Elvira Hsissou

LES TROIS COUPS – 18 OCTOBRE 2012

« John and Mary », de Pascal Rambert [création] (critique d'Aurore Krol),
Théâtre de Vanves »

Une tragédie des corps foudroyés

Comment se mêlent l'amour et les rapports de force dans nos intimités contemporaines, comment se perçoit le couple – ce qu'il en reste – et quelles guerres existent encore entre les hommes et les femmes ? C'est ce à quoi sept personnages, au cours d'une même journée, vont être confrontés à travers « John and Mary », tragédie en trois actes qui inscrit le genre dans une démarche audacieuse et frontale.



« John and Mary » LES TROIS COUPS © TIMOTHÉE EISENEGGER

Le pouvoir peut-il asseoir les sentiments, et à quel prix, semble demander la plume aride et précieuse de Pascal Rambert. Dans un texte à l'écriture violente et complexe, où le consensus n'a pas lieu d'être, l'auteur attaque au scalpel une prétendue pureté des sentiments. Pureté qui se serait délitée dans la peur de la perte, laissant des êtres dépourvus se débattre avec leurs envies de grandeur et leurs échecs, leurs tentatives de corruption et leur besoin d'aimer.

Entre désaveu et mesquinerie, les sentiments demeurent malgré tout, mais la chair est froide et les postures mortifères. La vie a été extirpée des entrailles, elle gît, automutilée, dans une eau sombre aux reflets métalliques. Et si le jeu ne s'axe pas dans une démonstration charnelle, c'est pourtant bien de corps qu'il est question, tout le temps.

Profonde et glaçante, la lumière jaillit par faisceaux et sculpte les contours partiels de silhouettes sorties de la pénombre. Des silhouettes effilées qui, ainsi exposées en clair-obscur, reflètent toutes les supposées cassures qu'elles vont devoir endurer. Sur un plateau pensé de manière quasi métaphysique, sorte de diamant noir à la beauté enténébrée, aucune ligne de fuite ne se laisse entrevoir.

Un écrin luisant et coupant

Cet espace est un écrin luisant et coupant, dont la scénographie exacerbe la rigueur formelle des déplacements : géométrie implacable, symétrie obsessionnelle où les confrontations s'effectuent sans regard, ne faisant qu'appuyer d'avantage leur caractère irréversible.

Sur un plateau inondé, où se diffractent et se démultiplient les reflets de manière somptueuse et spectrale, les personnages voudraient échanger et se dire. Mais leurs tirades sont bien souvent amputées de réponses, monologues désolés de solitude au bord du gouffre. La parole, de toutes les manières possibles, est mise au cœur du dispositif scénique. Implacables, les mots deviennent alors des armes, flèches métalliques qui viennent se ficher sous la peau, comme un piège de douleur sourde, un étau qui se resserre sur les destinées.

Voix et souffles en tension donnent à entendre une parole fluide et sublimée, comme intemporelle. Si le jeu pourrait se permettre plus de lâcher-prise, afin de rompre avec la précision chirurgicale de l'esthétique d'ensemble, chacun des comédiens incarne avec un charisme et une application sans faille le rôle dont il est investi. Ainsi, chaque syllabe, chaque instant, est porté par une présence totale des interprètes, Martin Douaire en tête, dont les tirades pleines de noblesse blessée foudroient les esprits.

Spectateur visé et touché

En guise de parques efflanquées et satiriques, un chœur d'ondines lubriques vient, quant à lui, ponctuer et désamorcer le propos, robes translucides et électriques apportant couleur et recul à ce qui se joue et se déjoue devant les yeux d'un spectateur visé et touché.

Avec cette pièce, Thomas Bouvet signe une mise en scène exigeante et radicale, dont on ne peut qu'admirer le parti pris et la justesse. Le texte de Rambert, à la narrativité floue, n'avait rien d'évident. Mais il est ici sublimé. Et les situations dont on a été témoin ne cessent de provoquer et de résonner en nous.

Aurore Krol

UN SOIR OU UN AUTRE (BLOG) – 22 OCTOBRE 2012

Le général et le particulier

A voir trop souvent de la danse, surtout des courtes pièces, je me suis peut-être déshabitué du théâtre caractérisé. Soudain voilà John & Mary- 2 heures 30 ininterrompu, du texte dense, dru. Le choc est rude. Le texte de Pascal Rambert est très « écrit », éloigné de l'évidence musicale et légère du *début de l'A*, avec des allures d'exercice de style bizarroïde. Le projet est-il de refonder la forme d'un drame antique postmoderne? On retrouve de nombreux personnages aux relations entremêlées, des dilemmes et conflits, un chœur antique, des allusions aux rois et aux dieux. Le thème de l'amour reste classique, celui de ses relations avec l'argent plus moderne. De l'auteur on retrouve les procédés de répétition, et un mélange déconcertant de trivial et d'emphase. C'est tout sauf clair, mais mon attention s'aiguise plutôt que se lasser. Je crois en comprendre les raisons, mais plus tard. Ce qui m'a troublé dans ce vocabulaire, c'est l'indéfinition, l'espace en confusion entre général et particulier. Pas de noms propres, et des termes génériques : l'amour, le mari, le frère, la sœur, la femme, l'étranger, l'argent, l'événement, partir, rester... Même le titre ne ment pas. John & Mary peuvent être n'importe qui. Je n'en finis pas d'essayer de me repérer dans cette irréalité.



Je comprends mieux maintenant la mise en scène, d'abord élégante avant que l'on sache qu'elle est intelligente. Une scénographie de larmes et d'eau: la surface liquide sur laquelle évoluent les acteurs, les miroirs en fond de scène brouillent les repères, du point particulier vers l'infini. Les costumes irréels semblent glacés et ténébreux, sans étoile et noir de bible. Les postures se figent en de pures figures, les acteurs dialoguent mais tous face à la scène, dans une géométrie glacée. Sans au début se toucher. Ils s'adressent les uns aux autres dans le texte, au monde entier dans le geste, comme par monologues alternés. Un personnage apparaît en contraste, blanc comme un danseur de buto. Les mouvements sont progressivement autorisés entre eux, en une lente progression vers l'émotion, au millimètre. A cette sobriété en noir et blanc, le chœur à chaque acte fait diversion en couleur: deux filles aux formes juste voilées de bleu léger, narquoises et familières, cigarette au lèvres.

Et c'est sûrement réac d'avouer que cette élégance dans l'esthétique de la mise en scène me plait même avant que je n'y cherche une logique. Tant pis !

C'était **John & Mary** de **Pascal Rambert**, m.e.s par **Thomas Bouvet**, encore quelques jours au Théâtre de Vanves.

PIÈCES DÉTACHÉES / RADIO CAMPUS

15 OCTOBRE 2012

Interventions critiques de Christine Armanger et Laurent Bazin - retranscription

Laurent Bazin : « *John and Mary* est une création de Thomas Bouvet, à partir d'un texte de jeunesse de Pascal Rambert. Mais est-ce qu'on peut dire un texte de jeunesse de Pascal Rambert ? De mémoire, il avait quelque chose comme 30 ans, je pense, au moment où il a fait le spectacle... ça fait donc quelques années.

Et alors, c'est une création très alléchante puisque, imaginez-vous les deux styles les plus antagonistes qui soient. Moi, je connaissais un petit peu, par ouïe dire, et pour l'avoir vu, mal vu, le théâtre de Thomas Bouvet, qui est un « théâtre d'acteur », très puissant, très profond, qui avait fait notamment une *Phèdre* très remarquée, dans une scénographie extrêmement élégante et intemporelle ; et puis notre Pascal Rambert, avec ses baskets, ses néons, cette tonalité de l'hyper-présent et cette blancheur lactée que j'aime aussi, mais qui est à un tout autre endroit.

Et je me dis, mais que va produire ce télescopage...? Et, le mélange est très étonnant. Alors d'abord, il faut remarquer une grande continuité au delà des années dans l'écriture de Rambert. Là, je sors d'un très beau souvenir de *Clôture de l'amour*, et on se rend compte d'un texte extrêmement bien écrit sur l'amour, et sans complaisance aucune, avec un mélange de lyrisme et de cynisme en permanence.

Et on sent que cette écriture là en déjà en germe dans *John and Mary*, qui raconte une histoire d'amours impossibles, mêlés, et rendus impossibles finalement pour des histoires de tractations financières. Je ne vais pas rentrer dans les détails, mais je vais essayer de vous présenter comment Thomas Bouvet l'a présentée.

Rambert présente son texte comme une tragédie contemporaine. Et Thomas Bouvet lui en donne cet écrin là. **Une scénographie extrêmement élégante, dans une ambiance crépusculaire, avec des lumières latérales qui éclairent les comédiens faiblement. Et, au sol, une immense étendue d'eau. Au lointain, des surfaces miroitantes qui rendent à cette étendue une profondeur incroyable.** On a l'impression d'être dans un univers d'entre-deux. Je pense notamment à *L'île des Morts* de Böcklin, tous ces mondes ténébreux, entre le ciel et la terre, où les gens sont peut-être morts, on en n'est pas tout à fait sûr.

Ajoutez à cela des costumes aristocratiques, plutôt intemporels qui nous font penser que les personnages pourraient être des personnages tchekhoviens ou même des monarques shakespeariens.

Le mélange est détonant. Rajoutons que Thomas Bouvet dirige ses comédiens d'une façon qui me fait penser à Nordey ou à Régy : il y a une grande économie de gestes et une très grande intensité dans la parole. On sent que l'enjeu est de proposer une gaine au comédien qui n'est pas là pour étouffer sa parole, mais au contraire, pour l'exalter, pour déployer en lui sa capacité de profération. Il y a tout un tas de mises en scènes qui essaie de réduire la différence entre le spectateur et l'acteur, là, c'est tout le contraire. Ça devient des espèces de surhommes qui sont là pour proférer.

Je trouve que tout est très beau, délicat, avec cette ambiance nocturne à laquelle j'ai été très attaché mais je trouve malheureusement que, de temps en temps, l'aspect baroque du texte frotte un tout petit peu. C'est un texte très hybride avec des moments de sublime poétique, on peut dire que Rambert arrive à ré-enchanter les métaphores comme le faisait Racine et avec des moments au contraire, très comiques un peu triviaux, où l'injure fuse. Et je trouve que c'est peut-être à ce moment là que ça frotte un tout petit peu.

Donc, il amène le texte de Rambert par le haut, et c'est très bien. Mais du coup, il y a une petite gêne sur cette sophistication ».

Christine Armanger: « Pour ma part, je trouve que c'est un sacré pari que cette proposition de tragédie de bout en bout, tenue de bout en bout.

Je ne suis pas friande de l'écriture de Pascal Rambert. Grâce soit louée par l'intervention d'un chœur de jeunes femmes à cigarettes, ironique, qui nous emmène dès le début du spectacle là où ça va se passer.

Car je pense que c'est justement le genre de propositions dans lesquelles on peut soit rentrer, soit ne jamais rentrer. Et je trouve que c'est une très belle voie d'accès que de commencer avec ces comédiennes qui font le chœur. J'ai trouvé ensuite ce côté hiératique vraiment tenu.

C'est un bravo quoi. Je trouve que c'est vraiment impressionnant, et de la part du metteur en scène, et de la part de ses interprètes.

Quant au jeu de reflet dans l'eau, les acteurs sont toujours disposés l'un derrière l'autre, ils ne communiquent jamais en se regardant. Et parfois, si l'on veut voir le visage du personnage qui est derrière, il suffit juste de regarder son reflet dans l'eau pour y avoir accès, et je trouve que c'est d'une très grande subtilité. »

LA DISPUTE / FRANCE CULTURE

22 OCTOBRE 2012

Critique « Coup de Cœur » de Joëlle Gayot. Retranscription.

« Il y a des périodes fastes, et puis il y a des périodes moins fastes. Et là, en l'occurrence, je suis allée dans un théâtre qui est le théâtre de Vanves, dans la banlieue sud de Paris, où généralement, pour le coup, la pioche peut-être très bonne.

Et mon coup de cœur est double. Il est à la fois sur ce théâtre qui est un tout petit théâtre, municipal, avec quasiment pas de moyens, qui programme... enfin le directeur José Alfarroba fait une programmation d'une audace qu'il faut saluer, parce qu'elle est peu suivie par les autres lieux, centres proches-Paris (sauf Genevilliers), enfin les lieux intra-muros.

Donc, il a une programmation vis-à-vis des jeunes qui est remarquable. Il programme des jeunes artistes qui n'ont quasiment rien fait. Il prend ce risque là, il ne les programme pas très longtemps parce qu'il ne peut pas faire plus. Mais en tout cas, ils ont la salle, ils ont la technique, ils ont le personnel à disposition et ça c'est...

C'est un endroit où je vais régulièrement parce que je sais que je vais y voir des choses.

Et en l'occurrence, là, il y a un jeune garçon qui s'appelle Thomas Bouvet qui a une trentaine d'années. C'est le deuxième spectacle que je vois de lui, à Vanves. Il avait monté un *Phèdre* qui m'avait beaucoup impressionnée.

C'est un garçon qui a fait une maîtrise de physique fondamentale, comme quoi finalement, les sciences, ça mène à tout. Et là, il met en scène un texte de Pascal Rambert qui s'appelle *John and Mary – Mary* (dit-elle avec l'accent anglais), qui n'est pas un texte récent de Rambert. Il l'a écrit, il n'avait pas trente ans. Il est publié chez Actes Sud Papiers, est sorti en 1992, donc ça ramène quand même assez loin en arrière.

C'est intéressant à deux titres. D'abord parce qu'on voit que Rambert n'est pas un auteur qui arrive de nulle part. C'est à dire que quand il écrit *Clôture de l'amour* et que ça fait le tabac que ça fait, que c'est un texte aussi prodigieux que ce que l'on sait maintenant, ce n'est pas tombé comme ça de la lune, pour le Festival d'Avignon. Ça arrive de quelque part, et *John and Mary*, il y a quelque chose de matriciel dans cette œuvre qui annonce *Clôture de l'amour*, quinze ans avant.

Histoire d'amour, histoire de couples, histoire d'argent, histoire de pouvoir, c'est à la fois racinien, un

peu shakespearien, et ce qui est très étrange, c'est que c'est souvent écrit en alexandrins. Alors ça, c'est assez curieux.

Et Thomas Bouvet, sur ça, comme il avait fait pour *Phèdre*, fait une mise en scène mais alors moins à la mode que ça, ce n'est pas possible. **Et c'est formidable. C'est à dire que c'est d'un classicisme absolu, des acteurs qui sont dirigés mais à la virgule près**, c'est à dire que vraiment, on entend... j'allais dire « on entend bien le texte », ce qui est le b-a, ba. Quand même on ne devrait même plus avoir à le dire, ça. Mais là, c'est plus que ça, c'est à dire que **l'on entend ce qu'il y a dans ce texte de pulsions et de passions mises par Pascal Rambert, on entend tout ce ravage que peut faire la passion amoureuse. C'est formidable.**

Et les acteurs sont face public, dans un bassin d'eau, avec un jeu de lumières extrêmement sophistiqué, ils nous regardent. Comme chez Pommerat, entre les scènes, il y a des noirs. Et là, miracle. D'autres acteurs ont pris la place de ceux qui sont partis, ils sont debouts, et on dirait que la langue les fait se tenir droits. Par moment, ils sont tellement pris dans le flux de la profération que le texte passe un peu à la trappe... Ce qui très contradictoire avec ce que je viens de dire, mais ce n'est pas grave, parce qu'on l'entend ailleurs autrement, et par moment le texte refait autorité et là, ils découpent le texte, mais au souffle près.

C'est bizarre parce que ça me fait beaucoup penser à out ce que j'entends dire d'Antoine Vitez, par exemple, sur la direction d'acteurs, sur les exigences qu'avait Vitez pour qu'un acteur dise le texte d'une manière impeccable et, en même temps, soit là avec son corps. Même si le corps n'est pas dans une démonstration gestuelle absolue, le corps est là.

C'est un garçon qu'il faut vraiment suivre, je crois, de très près. Deuxième spectacle et deuxième confirmation. Thomas Bouvet, *John & Mary*, au Théâtre de Vanves ».

Arnaud Laporte : « Alors c'est très frustrant, car il n'y a plus qu'une représentation, demain soir... »

Joëlle Gayot : « Ça va revenir, ça revient au mois de mars, à Vanves, dans le cadre du Festival Artdanthé. On re-signalera les dates. On les mettra sur le site de l'émission ».

Arnaud Laporte : « Absolument. Et puis vous savez bien que ce qui est indémodable, c'est le classique. Encore une fois, la preuve en est faite.

Bon, ça c'est un grand, beau coup de cœur ».

CONTACT PRESSE

JEANNE CLAVEL / COMPAGNIE DEF MAIRA
Chargée de communication / presse
06 62 34 85 93
presse@defmaira.fr

COMPAGNIE DEF MAIRA
93 bd Paul Vaillant Couturier
93100 Montreuil
www.defmaira.fr